

Aventure singulière que celle de Michelle Knoblauch que fascinent à la fois le monde arachnéen ou éthéré et celui de la chrysalide. Sans doute a-t-elle depuis longtemps pressenti que le diamant sans âge né du magma et de la nuit des temps, reflet de bien des mirages (n'a-t-elle pas transformé en bijoux les boîtes de diamantaire dont elle avait hérité en n'en conservant que les couvercles !) – l'âme humaine a aussi été capable de le métamorphoser en vajra (la foudre en sanscrit), en dorje selon le bouddhisme tantrique, censé écarter les démons, et symbole de l'amour universel. Par-delà la vision diaphane de formes saisies dans leurs avatars que l'artiste capte dans les mailles de ses grillages aux profondeurs délicates et subtiles, parfois encloses dans un écrin translucide ou encore scellées dans un papier japonais qui inscrit dans sa chair vive les signes de l'éphémère, un mystère se dessine qui ne se laisse surprendre. Un sentiment de liberté traverse son œuvre qui, pour l'avoir menée loin des sentiers rebattus, continue de la préserver des faux-semblants. On peut aussi imaginer que le sentiment atavique d'une lointaine errance la porte, et que l'art, s'il n'est fait *“pour sortir en fait de l'enfer”* comme le prophétise Antonin Artaud évoquant l'homme à l'oreille coupée, permet de rester libre de conjurer, libre de larguer les fausses attaches, et surtout libre d'aller vers l'autre par-delà les habits de connivence. Libre de rester à l'écoute du mystère d'un art, écrit Paul Klee, *“à l'image de la création, et symbole, tout comme le monde terrestre est un symbole du cosmos”*.

*Florent Founès*